cordoient ordinairement la *couronne* aux césars et aux principales dignitez de l'empire, ce qui a eu lieu avant le grand Constantin : car Constantin Chlorus, son père, n'estant revestu que du titre de *nobilissimus Cæsar*, paroist avec la *couronne* de rayons dans une médaille de cuivre qui a pour inscription : CONSTANTIVS NOB. C., et à l'autre revers : VIRTVS AVGG.

» Ç'a esté encore à l'exemple des princes et des dignitez de Constantinople que les Dauphins, fils aisnez de nos roys, portent de semblables *couronnes*, ayant remarqué dans le *Cérémonial de France* qu'à l'enterrement de François, dauphin de Viennois, fils aisné de François Ier, l'effigie de ce prince « avoit par» dessus le bonnet de velours cramoisy une » *couronne* d'or, plus éminente que celle d'un » duc, comme déjà préparé à succéder au » royaume, et porter la fleur de lys entière. » Ces termes ont peut-estre donné sujet à quelques auteurs de former une *couronne* à ce Dauphin rehaussée de fleurs de lys, et fermée de deux cercles ou branches en croix, avec une fleur de lys au sommet, n'ayant pas mis plus de cercles, parce que « *e numero talium* » *absidum diademati dignitas accedit*, » ainsi qu'écrit Paschal, celles des roys en ayant un plus grand nombre. »

Familles qui portent des *couronnes* sur leurs écus :

Schaftenberg, en Allemagne : d'azur, à une *couronne* d'or. — **De la Griffonnière** : d'argent, à trois *couronnes* de sinople. — **Valencey** : d'azur, à deux pointes d'or posées en chevron, au chef d'argent chargé de trois *couronnes* de gueules. — **La Cépède** : d'or, parti de gueules à deux *couronnes* de l'une en l'autre. — Les anciens comtes de Milan : d'azur, à sept *couronnes* posées une, deux, une, deux et une de gueules. — **Le Prestre** : d'azur, au chevron d'or, accompagné en chef de deux besants, et en pointe d'une *couronne* du même. — **Remefort-la-Grillette** : d'azur, à trois *couronnes* antiques d'or. — **Mundel**, à Nuremberg : d'azur, parti d'argent, à une *couronne* partie de l'un en l'autre. — **Chapotin** : de gueules, à la fasce d'or, chargée d'une merlette de sable, et accompagnée de trois *couronnes* du second. — **Affaitady** : d'azur, à la tour d'or, chargée de trois *couronnes* l'une sur l'autre de gueules. — **Saxon**, comte de Winchester, en Angleterre : de gueules, à six *couronnes* d'or. — **Ingensdorf**, en Bavière : de gueules à trois *couronnes* d'or. — **Favre**, en Dauphiné : d'argent, à une bande d'azur, passée au travers de trois *couronnes* d'or. — **De Mauroy** : d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois *couronnes* royales ou fermées du même. — **Sigsbert**, fondateur de l'université de Cambridge : de gueules à trois *couronnes* royales d'or. — **De Cusson**, en Velay : d'azur, à une *couronne* fermée d'or. — **Pramer**, en Styrie : d'argent coupé parti de gueules et de sable, à une *couronne* d'or sur le tout. — **De Langhan**, en Angleterre : d'azur à la croix pattée alaisée d'or, accompagnée de trois *couronnes* à l'antique du même. — **Charles de La Blandinière** : d'argent, à la fasce d'or, chargée de trois *couronnes* d'or. — **De Meaux-Bois-Boudran** : d'argent à cinq *couronnes* d'épines de sable. Cette maison portait anciennement : d'argent, à une fasce de gueules, ainsi que le rapporte Favyn, à propos de Gauthier, vicomte de Meaux. — **Horben**, en Suède : d'azur, à trois flèches d'argent rangées en barre, écartelé d'azur, à une *couronne* d'épines d'or. — **Malbose**, en Languedoc : d'azur, à trois *couronnes* d'argent. — **Champredonde**, en Auvergne : d'azur, à trois *couronnes* d'or. — **Bazin**, en l'Ile-de-France : d'azur, à trois *couronnes* ducales d'or. — **Lacour**, en Gâtinais : d'argent, à trois *couronnes* ducales d'azur. — **Burosse**, en Guyenne et Gascogne : écartelé, aux 1 et 4 d'or, à une *couronne* d'épines de sable, aux 2 et 3 d'azur, à trois besants d'or.

Villes et royaumes qui portent des *couronnes* sur leurs écus :

Suède : d'azur, à trois *couronnes* d'or. — **Tolède** (le royaume de) : de gueules à une *couronne* fermée d'or. — **Cologne** : de gueules, à trois *couronnes* d'or, posées en fasce, coupé, bordé et diapré d'argent. — **Murcie** (le royaume de) : de gueules à six *couronnes* posées une, deux, une, deux, avec la bordure de Castille et de Léon.

— Iconogr. chrétienne. L'usage de déposer des *couronnes* de fleurs sur la tombe des martyrs fut d'abord adopté, puis rejeté par les premiers chrétiens. Dans un dialogue de Minucius Félix, Octavius répond à Cécilius, qui s'étonne qu'on ne couronne pas les martyrs : « Si nous ne couronnons pas nos têtes de fleurs, excusez-nous ; notre odorat n'est point dans nos cheveux. Nous ne mettons pas de *couronnes* sur les morts. A quoi leur serviraient les fleurs, s'ils n'ont point le sentiment? Et s'ils l'ont, pourquoi les livrez-vous aux flammes? Et d'ailleurs, qu'ils soient heureux ou malheureux, les fleurs leur sont également inutiles. Nous ne couronnons pas les morts de fleurs qui sont bientôt fanées, mais nous attendons de Dieu même une *couronne* incorruptible. » Cette *couronne* incorruptible, nous la voyons fréquemment représentée sur les monuments. C'est toujours la main de Dieu le Père qui la tient et la donne. On en a nombre d'exemples sur les mosaïques de Rome et de Ravenne. Bosio a fait graver une partie d'une mosaïque qu'on voit dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, et qui date de 848. La partie reproduite par Bosio dans ses *Vetera monumenta* (2e partie, pl. 53) représente Dieu tendant de chaque main une *couronne* à deux saints. Dans le *Manuscrit* d'Herrade est figurée une échelle symbolique qui va de la terre au ciel ; au dernier échelon, la main divine, qui est dans les nuages, tend une *couronne* triomphale à la Vertu et à la Charité. Quelquefois l'épitaphe d'un martyr est gravée dans une *couronne;* d'autres fois, comme au cimetière de Priscille, la voûte d'une crypte offre quatre *couronnes*, au centre desquelles est une colombe tenant dans son bec une branche d'olivier.

Au moyen âge, quand on commença à donner à Dieu une figure humaine, on le représentait avec les attributs du souverain de l'Etat. En Allemagne, on le costumait en empereur ; en France, il était vêtu comme le roi ; en Italie, on le mettait en pape. Dans tous les cas on l'affublait d'une *couronne*. Quelquefois en France on lui donnait les attributs du pape, notamment la triple *couronne*, quelquefois même on le représentait avec quatre et même cinq *couronnes*. Les vitraux de Saint-Martin-ès-Vignes, à Troyes, offrent un exemple de ce fait. Dieu le Père y figure vêtu d'une aube, d'une tunique, d'une chape et d'une tiare ; mais sur cette coiffure s'étagent, non plus trois *couronnes* seulement, mais cinq, toutes décorées de fleurons et de fleurs de lis comme celles des rois de France. Mais il est une autre sorte de *couronne* que l'on donne toujours au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; cette *couronne* a une grande importance en archéologie, et elle a une histoire à part, c'est le nimbe.

— Métrol. Les *couronnes* sont des monnaies d'or ou d'argent usitées en plusieurs pays, notamment en Angleterre, en Belgique, en Danemark, dans le Hanovre, dans le duché de Nassau et en Portugal. Il y a eu aussi en France une monnaie dite *écu de la couronne*. V. ÉCU.

1° ANGLETERRE. Les plus anciennes *couronnes* étaient au titre de 11 deniers 2 grains (924 millièmes) et du poids de 34 gr. 418 ; elles valaient 5 fr. 72. Il y avait des *demi-couronnes* et des quarts de *couronne*. Les 4 *couronnes* ou *crowns*, valaient 1 liv. sterl., qui valait 23 livres 3 sous 8 deniers de France, environ 24 fr. La *couronne* ou *crown* est depuis longtemps à 925 millièmes et du poids de 27 gr. 80 ; elle vaut 5 schellings (6 fr. 25) ; les essais faits à la Monnaie de Paris n'ont constaté que 923 millièmes, et ces pièces ne sont admises au change des monnaies que pour 5 fr. 60. Il y a des *demi-couronnes*.

2° BELGIQUE. Avant la réunion de ce pays à la France sous l'Empire, il y circulait des *couronnes* d'argent du poids de 29 gr. 50, au titre de 870 millièmes, dont la valeur réelle était, au change des monnaies de France, de 5 fr. 71. Ces pièces, qui ont disparu depuis l'adoption du système monétaire français, avaient pour type l'effigie de l'empereur d'Allemagne, et au revers deux bâtons fleuronnés, posés en croix de Bourgogne et cantonnés de trois *couronnes*. Plusieurs, au lieu de l'effigie, portaient l'aigle impériale ; la désignation des titres du souverain composait la légende des deux côtés de la pièce. Sur la tranche des moins anciennes, on lisait la devise : FIDE ET LEGE, et sur la tranche de celles des fabrications précédentes, la devise : PIETATE CONCORDIA, ou cette autre : VIRTUTE ET EXEMPLO. Les plus anciennes portaient la devise : CLEMENTIA ET JUSTITIA. Les *demi-couronnes* et les quarts de *couronne* étaient aux mêmes empreintes.

3° DANEMARK. Les *couronnes* sont d'anciennes pièces de monnaie d'argent qui ont disparu du système monétaire de ce pays ; elles étaient du poids de 18 gr. 40, au titre de 830 millièmes, et valaient, en argent de France, 3 fr. 40 environ. Elles avaient pour empreintes l'effigie du souverain, et au revers une couronne royale avec la devise : PRUDENTIA ET CONSTANTIA.

4° HANOVRE. Les *couronnes* de ce pays sont des monnaies d'or qui, depuis le 24 janvier 1857, sont au titre de 900 millièmes et du poids de 11 gr. 12. Leur valeur courante est de 35 fr. ; elles sont reçues au change des monnaies de France pour 34 fr. 39. Il y a des *demi-couronnes*. Avant 1857, le titre de ces pièces ne ressortait qu'à 897 millièmes ; leur poids était le même, et leur valeur au change était de 34 fr. 29.

5° NASSAU. La *couronne* du duché de Nassau est une pièce d'argent qu'on rencontre fort peu dans la circulation. Elle est au titre de 873 millièmes, pèse 29 gr. 50, et a une valeur courante de 5 fr. 67 ; sa valeur réelle, au tarif français, est de 5 fr. 64.

6° PORTUGAL. La *couronne* ou *coroa* portugaise est une monnaie d'or valant 10,000 reis (loi du 29 juillet 1854). Elle est au titre de 917 millièmes d'or fin, pèse 17 gr. 783, et sur le pied de 3,151 fr. 72 le kilogr., vaut au change 55 fr. 88 ; sa valeur courante est de 56 fr. Il y a des *demi-couronnes*, des cinquièmes et des dixièmes de *couronne*, au même titre.

— Astron. On a donné le nom de *Couronne* à deux constellations, situées l'une dans l'hémisphère austral, l'autre dans l'hémisphère boréal. La *Couronne australe*, qui paraît à peine sur notre horizon au commencement du mois de juillet, est située au-dessous du Sagittaire. Elle comprend douze étoiles, dont la plus grande n'est que de cinquième grandeur. La *Couronne boréale*, située entre le Bouvier, le Serpent et Hercule, renferme vingt-deux étoiles, dont la plus belle, *Margarita* ou la *Perle*, est de deuxième grandeur. L'étoile ρ, voisine de la Perle, est changeante ; l'étoile η, opposée à la Perle, est double.

Le 13 mai 1866, à dix heures du soir, M. Courbebaisse, ingénieur à Rochefort, aperçut dans la constellation de la *Couronne* une nouvelle étoile aussi brillante que la Perle, dont l'annonce fit sensation dans le monde des astronomes. Sa position, déterminée par M. Leverrier, donnait :

Ascension droite . . . . . 15 h. 53 m. 53 s.
Distance polaire. . . . . . 63° 41′ 50″

Suivant MM. Wolf et Rayet, le spectre chimique de cette étoile nouvelle est complet, très-pâle, et montre comme caractère distinctif quelques raies brillantes sur fond uni. Cette particularité ne s'est rencontrée jusqu'ici que dans la lumière des nébuleuses et de l'atmosphère des comètes. L'éclat du nouvel astre s'est rapidement affaibli ; deux jours après son apparition, il n'était plus que de quatrième grandeur, et aujourd'hui il faut une bonne lunette pour le distinguer.

— Météorol. La *couronne* est, comme le halo, un cercle coloré concentrique au soleil et à la lune. Il en diffère par la grandeur du rayon, qui n'est que de 1° à 4°, par l'arrangement ainsi que par l'éclat des couleurs. Celles-ci sont beaucoup plus vives dans les *couronnes* que dans les halos, et se présentent dans l'ordre inverse, c'est-à-dire avec le rouge en dehors et le violet en dedans. On sait que les halos se forment sur des nuages composés de particules neigeuses, tels que les cirrus et les cirro-stratus ; ce sont des nuages de vapeur vésiculaire, des cirro-cumulus et des lambeaux légers de cumulus qui donnent naissance aux *couronnes*. Ce phénomène est produit par la même cause que les changements de couleur dans la scintillation des étoiles. Les ondulations des rayons lumineux, dans leur passage entre les vésicules des nuages, éprouvent, en rasant leurs bords, des modifications qui produisent des interférences, dont le résultat est la disparition de certaines couleurs, tandis que d'autres deviennent plus éclatantes. On produit artificiellement des *couronnes* en regardant le soleil et la lune, ou même la flamme d'une bougie à travers une vitre ternie par de la vapeur d'eau. La théorie indique que, pour la production des *couronnes*, il est nécessaire qu'un grand nombre de vésicules soient d'égales dimensions. Le diamètre des *couronnes* varie avec celui des vésicules, et on a pu déduire de ce rapport la grandeur du diamètre des vésicules qui composent les nuages. Kaemtz a trouvé par cette méthode des nombres qui varient entre $0^{mm},02752$ et $0^{mm},03490$.

— Art vétér. On donne le nom de *couronne* à la région du membre du cheval qui est placée entre le paturon et le sabot. Elle a pour base la deuxième phalange, la partie supérieure des cartilages de prolongement de la troisième et les bulbes du coussinet plantaire. Cette région, qui est assez régulièrement cylindrique à sa partie supérieure, où elle se continue avec le paturon, s'élargit à mesure qu'elle se rapproche du sabot, par suite du relief que forment à sa surface le bourrelet et les renflements des cartilages latéraux qui se projettent en arrière de l'os coronaire. La face antérieure de la *couronne* est arrondie d'un côté à l'autre ; elle présente en haut, de chaque côté, un petit renflement correspondant à une tubérosité de l'os. En bas de la face postérieure, qui est aplatie vers le haut, on remarque une excavation formée par la projection du sabot et des bulbes renflés du coussinet plantaire en arrière de la face postérieure de la seconde phalange. La longueur de la *couronne* est toujours très-limitée relativement à celle du membre ; mais elle présente d'assez grandes variations selon les races. Dans les chevaux de pur sang anglais, la *couronne* est très-longue, et ces chevaux sont ce que l'on appelle *long-jointés;* tandis que chez les chevaux de race commune, elle est très-courte. Les conditions de la belle conformation de cette région résident dans sa largeur, qui indique le développement des phalanges, et dans la netteté de ses contours. La peau de cette région doit être très-exactement appliquée sur les parties qui la supportent. La *couronne* ne doit déborder que très-peu le bord supérieur du pied, sur lequel les poils qui la recouvrent doivent être régulièrement rabattus. Lorsque ces poils sont redressés, rassemblés en mèches, sans qu'on aperçoive de suintement, on peut être certain que la maladie dite *eaux aux jambes* a existé. On appelle *peigne* cette disposition des poils de la *couronne*. On peut rencontrer au pourtour de la *couronne* des tumeurs dures, qui proviennent d'une exostose de la deuxième phalange, ou de l'ossification des cartilages latéraux du pied. Ces exostoses, appelées *formes*, sont toujours graves, car elles gênent les mouvements de l'articulation et déterminent une boiterie le plus souvent incurable. On appelle *atteintes* les plaies contuses de la *couronne*, qui résultent des coups que l'animal se donne lui-même. Lorsque ces plaies sont profondes, elles peuvent dégénérer en javarts cartilagineux, maladie grave. On donne le nom de *crapaudine* à un ulcère de la face antérieure de la *couronne*, qui nuit à la régularité du développement du sabot.

Chez le bœuf, la *couronne* est divisée en deux parties par le sillon qui sépare les deux doigts. Quelquefois cette région est le siége d'un furoncle, dont le bourbillon s'étend entre les deux doigts, au-dessus du ligament interdigité, jusque vers les talons.

Chez le mouton, cette région, de même forme que celle du bœuf, présente au-dessus du sillon interdigité un orifice rond, qui laisse suinter une matière sébacée entremêlée de poils. Cet orifice est celui d'un petit cul-de-sac qui porte le nom de *canal biflexe*. Il est rare qu'on le trouve chez la chèvre. C'est l'inflammation de ce sinus qui est désignée sous le nom de *fourchet;* il ne faut pas la confondre avec le piétin.

Couronne (SUR LA) ou **Pour Ctésiphon**, discours judiciaire de Démosthène. Ce discours, chef-d'œuvre de l'orateur athénien, fut prononcé par lui l'an 330 av. J.-C., pour sa défense personnelle, sous prétexte de défendre Ctésiphon, dans les circonstances suivantes. Il était d'usage, à Athènes, que le peuple décernât des couronnes aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie ; mais une loi défendait de proposer au peuple de couronner un citoyen en charge qui n'aurait pas rendu ses comptes ; en second lieu, aux termes d'une autre loi, les couronnes décernées par le peuple ne pouvaient être données que dans l'assemblée du peuple, et les couronnes décernées par le sénat ne pouvaient l'être que dans la salle des séances. Démosthène, chargé avec neuf autres citoyens de réparer les murs d'Athènes, détruits par Philippe, roi de Macédoine, après la bataille de Chéronée, l'avait fait à ses frais. Avant la reddition de ses comptes, l'Athénien Ctésiphon, son ami, proposa de lui décerner une couronne d'or sur le théâtre, quoique ce ne fût pas le lieu fixé par la loi pour cette cérémonie, et de faire proclamer que *Démosthène recevait cette récompense à cause de sa vertu et de ses bienfaits envers le peuple athénien.* L'orateur Eschine, rival et ennemi de Démosthène, accusa Ctésiphon d'avoir voulu, contre la teneur des lois, décerner une couronne à un comptable, en plein théâtre, et d'avoir faussement exalté sa vertu et son patriotisme, puisque, selon lui, Démosthène n'était ni un honnête, ni un zélé citoyen. C'est pour répondre à cette accusation que Démosthène prononça devant le peuple athénien le *Discours sur la couronne*, qui a été regardé par les critiques anciens et modernes comme le type le plus achevé de l'éloquence. Le succès de l'orateur fut complet ; Eschine vaincu s'exila à Rhodes, où il ouvrit un cours d'éloquence par la lecture des deux harangues qui avaient amené son bannissement. De vifs applaudissements accueillirent surtout celle de Démosthène : « Eh! que serait-ce donc, s'écria l'exilé, si vous eussiez entendu le *monstre* rugir? »

Comme cette harangue passe, et avec raison, pour le plus beau monument de l'éloquence antique, pour le chef-d'œuvre de l'orateur dont le nom est devenu le synonyme d'*éloquence*, nous l'étudierons avec un soin tout particulier.

L'exorde est remarquable de simplicité : l'orateur se contente d'invoquer les dieux et de prier les juges de prêter à la défense la même attention qu'ils ont accordée à l'accusation, puis il détruit en quelques mots les mauvaises impressions laissées dans les esprits par les invectives d'Eschine ; il lui suffit d'en appeler à son caractère, à sa vie de citoyen, à l'estime de ses juges. Il annonce qu'il réfutera, avant tout, les calomnies dirigées contre son administration. Il passe, en effet, successivement en revue tous les actes de son ministère. Le discours est si fortement charpenté qu'il se réduit en somme à cet exposé juridique ; l'article de la proclamation et de la reddition des comptes en est un élément intrinsèque ; les sorties violentes contre l'accusateur elles-mêmes et les réflexions soit générales, soit particulières, rentrent dans le tissu de l'apologie, dont on ne saurait les détacher sans détruire l'harmonie de la harangue.

L'objection principale de Démosthène, l'argument qu'il reproduit sans cesse, mais toujours sous une nouvelle face, est écrasant pour Eschine : pourquoi n'a-t-il pas déposé sa plainte alors que les faits étaient récents et qu'il pouvait empêcher son rival de nuire à la république? Pourquoi venir, après coup, accuser Ctésiphon et chercher dans ce moyen détourné la satisfaction de sa haine contre Démosthène, sans aucun profit pour l'Etat, et même à son préjudice ; car il veut le priver de son plus ferme soutien?

En faisant l'histoire de son administration, Démosthène choisit pour point de départ la paix proposée par Philostrate. Ce n'est pas lui qui a déterminé les Athéniens à la paix, c'est Philostrate et ses complices qui ont tout perdu à ce sujet. Démosthène a vainement tenté de porter remède aux maux causés par leurs perfidies ; Eschine a paralysé tous ses efforts, et, par ses faux rapports, au retour de son ambassade, a été la cause de

la ruine des Phocéens et des alarmes d'Athènes. Quand Philippe faisait la guerre aux Grecs, et même dans la paix, quand son or achetait les magistrats et les orateurs, pourquoi les perfides conseils des traîtres, tels qu'Eschine, l'ont-ils emporté sur ses avis?

L'orateur interrompt le récit de ses actes politiques pour faire lire l'acte d'accusation, qui suivait un tout autre ordre que sa réfutation. « Il se garde bien d'adopter le plan de défense que lui avait tracé d'avance l'artificieux Eschine, qui prétendait l'obliger à répondre d'abord sur l'infraction aux formes légales. Démosthène était trop habile pour donner dans ce piége, comme le remarque judicieusement La Harpe. »

Démosthène reprend l'histoire de son administration, de son opposition aux intrigues de Philippe, des mesures préventives qu'il a fait adopter par les Athéniens, des services qu'il a rendus à la cause de l'indépendance commune. Il glisse ensuite sur la partie de l'accusation relative à la proclamation de la couronne et à la reddition des comptes qui l'embarrassait assez. Il oppose aux arguments d'Eschine du mépris, des lieux communs et des injures, qui le dispensent d'une réfutation catégorique. C'est la partie la plus faible du discours. L'irrégularité de la proposition de Ctésiphon était flagrante.

Après avoir spécieusement justifié le décret, l'orateur attaque son adversaire, le tourne en ridicule, rappelle ses commencements, la bassesse de son origine et les hontes de sa famille. Il dénonce sa vénalité, son indifférence pour le bien de l'Etat, son penchant au mal, dont il a donné de tristes preuves dans l'affaire des Locriens d'Amphisse. Démosthène appuie sur cet incident pour rejeter sur Eschine toutes les conséquences fâcheuses de cette guerre, qui a perdu la Grèce. Heureusement que la prépondérance de Philippe a été contre-balancée par l'alliance conclue avec les Thébains, grâce aux soins de Démosthène. Il insiste sur ce point qui met en relief le génie politique du roi de Macédoine et le zèle patriotique de l'orateur d'Athènes, qui valait à lui seul une armée.

Suspendant sa narration, Démosthène foudroie des éclats de son éloquence cet Eschine, qui gardait le silence au moment des événements, et qui vient l'attaquer si longtemps après. La défaite des Athéniens est glorieuse ; même en la prévoyant, leur devoir eût été encore de combattre pour rester fidèles aux principes de leurs ancêtres. Et Eschine ose lui reprocher comme un sujet de honte son plus beau titre de gloire! « Inspiré subitement comme d'un dieu, dit Longin, et ravi, pour ainsi dire, par Phébus même, Démosthène prononce ce serment, où il atteste les héros de la Grèce : « Non! vous n'avez pas failli, non! j'en jure » par les mânes de ceux qui sont morts pour » la patrie et la liberté à Salamine et à Mara» thon! Non! vous n'avez pas failli, je le jure! » Quel sublime élan d'enthousiasme patriotique, et que dans ce moment Eschine paraît petit en face de Démosthène! « C'est là, dit La Harpe, ce serment si célèbre dans l'antiquité et si souvent rappelé de nos jours. Quand on l'entend, il semble que toutes les ombres évoquées par Eschine, *ces grands morts :* Solon, Aristide, Thémistocle et ceux de Marathon et de Platée, viennent se ranger autour de la tribune, du haut de laquelle tonne Démosthène, pour le prendre sous leur protection. » Cette magnifique sortie dut rendre les Athéniens aussi fiers de leur défaite à Chéronée que des victoires de Marathon et de Salamine. Démosthène continue d'un ton plus calme ; il raconte son ambassade à Thèbes, l'alliance qu'il a conclue et ses excellents résultats. Il oppose les services qu'il n'a cessé de rendre à la république au manége d'Eschine, qui vient donner des conseils après coup, comme un médecin qui viendrait offrir des avis après la mort du malade. « J'ai rendu bien des services, s'écrie-t-il avec une mâle fierté. J'ai fait plus encore : en ne me laissant pas corrompre à prix d'argent, j'ai vaincu Philippe ; car, de même que l'acheteur triomphe de celui qui se vend et qui reçoit le prix de sa vénalité, de même l'homme resté pur et incorruptible triomphe de celui qui veut acheter sa conscience. Par conséquent Athènes, dans ma personne, est invaincue! »

Eschine l'accuse d'avoir communiqué sa mauvaise fortune à d'autres peuples. Le grand orateur fait ressortir le ridicule d'un pareil reproche et rappelle victorieusement les honneurs dont on l'a comblé dans toute la Grèce. Ses concitoyens, s'ils n'avaient reconnu en Démosthène les qualités et la conduite d'un orateur digne d'estime, l'auraient-ils choisi pour prononcer l'éloge des guerriers morts à Chéronée? Et dans ces temps de malheur quel était le rôle d'Eschine? Lui, qui n'a jamais parlé pour la patrie, triomphait, lorsque tout le monde était dans l'affliction. Il lui sied bien de parler de corruption! Au lieu de comparer son ennemi aux grands hommes défunts, qu'il le compare à ses contemporains et surtout à lui-même. Une prière adressée aux dieux, prière simple et sublime, comme l'invocation de l'exorde, termine la harangue, dont les deux plus beaux passages sont le serment que nous avons rapporté, et le récit de la prière d'Elatée, toujours proposé comme modèle de narration oratoire.

« N'est-ce pas là, dit La Harpe, le chef-d'œuvre de l'argumentation oratoire? N'entendez-vous pas d'ici les acclamations qui ont dû suivre un si beau morceau? Et ne concevez-vous pas que rien n'a dû résister à un génie de cette force? Remarquez que, pour employer des moyens de ce genre, il faut les trouver dans son âme ; elle seule peut les donner. L'art peut apprendre à les disposer, à les orner, mais il ne saurait les fournir. C'est à l'orateur surtout que s'applique ce mot heureux et si souvent cité de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du » cœur. » Outre l'intérêt de cette lutte personnelle, ce choc de deux adversaires, comme l'a bien remarqué M. Villemain, est ennobli par la grandeur des souvenirs publics ; tous les effets oratoires de la tribune et du barreau sont à la fois réunis. Athènes paraît toujours entre l'accusateur et l'accusé, et la patrie est le sujet du combat. C'est l'éloquente narration de la lutte d'Athènes contre Philippe. Voilà le trait de génie qui donne à cette harangue tant de véhémence et de majesté ; c'est une réfutation accablante, une apologie sublime et en même temps une philippique, un discours national. Après l'avoir entendu, les Athéniens ne pouvaient pas hésiter à confesser eux-mêmes que Démosthène avait eu raison de conseiller la guerre dans laquelle ils avaient été vaincus, et c'est à leur inspirer cette conviction que tendait tout le *Discours sur la couronne.*

Dans cette harangue, la dialectique paraît le talent naturel de l'orateur, avec une brièveté qui n'ôte rien aux développements, aux tableaux, aux effets de l'éloquence ; mais la première qualité de son style, c'est le mouvement : il faut suivre Démosthène et marcher avec lui ; aujourd'hui encore ses paroles, pleines de chaleur, entraînent. Jamais il ne déclame dans ce sujet où la déclamation aurait pu paraître éloquente. La précision du langage et la plénitude de sens appartiennent à un véritable homme d'Etat ; le grand orateur a l'art d'y joindre la clarté et la popularité du langage. Il manie avec une puissance invincible l'arme terrible du ridicule, et son ironie est comme un poignard qu'il tourne et retourne, avec un rire infernal, dans la poitrine de son ennemi. Puis tout à coup, ce même homme, que la colère entraîne, après avoir dévoilé les turpitudes d'Eschine et de sa famille, s'élève sans effort, sans secousse, du sein de cette fange qu'il a remuée, jusque dans les régions idéales, jusqu'à ces pensées surhumaines qui ravissent l'âme de l'orateur hors d'elle-même et hors du monde, et qui sont le sublime, où aspirent si vainement même de nobles natures. Aussi Longin lui en a-t-il emprunté de nombreux exemples.

Après avoir lu le *Discours sur la couronne*, on ne peut se rappeler sans émotion cette réflexion de M. Géruzez : « Eschine vaincu devient rhéteur, et la défaite conduit Démosthène au martyre. La destinée les paye tous deux selon leur mérite. Le mercenaire continue de vivre en vendant ses paroles ; le citoyen meurt avec la liberté qu'il n'a pu faire triompher. »

Couronne navale (SUR LA), discours de Démosthène. Athènes, ayant eu besoin de vaisseaux pour une expédition, publia une ordonnance qui condamnait à la prison ceux qui n'auraient pas fourni leur vaisseau dans un délai fixé, et promettait une couronne au citoyen qui aurait le plus tôt et le mieux équipé son navire. Apollodore, ayant obtenu cette récompense, fut cité en justice par ses concurrents. Démosthène, son défenseur, prouve qu'il avait droit à cette distinction par son zèle et sa promptitude, et que ses accusateurs jaloux n'ayant pas rempli les conditions exigées méritaient un châtiment, et non une récompense. Il reproche aux Athéniens leur faiblesse, et les exhorte à ne pas décourager les bons citoyens qui servent l'Etat avec zèle, en favorisant l'intrigue et la cabale, parce qu'elles sont impuissantes. En intéressant l'auditoire au succès de sa cause, il assurait habilement le triomphe de son éloquence.

Couronne méritée (LA) [*la Corona merecida*], drame en trois journées, en vers, de Lope de Vega. Il y a dans ce drame un effet théâtral à satisfaire les plus réalistes ; nulle part l'axiome shakspearien : « Le beau est horrible, l'horrible est beau, » surtout dans sa seconde partie, n'a été plus complétement réalisé. Notre scène française, si habituée qu'elle soit à l'horrible, depuis les cinq cercueils de *Lucrèce Borgia*, ne supporterait certainement pas une scène pareille. Le nœud de la pièce, en lui-même, est assez vulgaire ; c'est une longue tentative de séduction du roi don Pedro sur la femme d'un de ses sujets, don Alvar. Désespérant de venir à bout de l'épouse, fidèle à son mari, il fait supposer une trahison de don Alvar et le jette en prison. La vie du mari ne pourra être rachetée que par le déshonneur de la femme. Soit. Doña Sol accepte, et voici la scène du rendez-vous :

DONA SOL. Que Votre Majesté soit la bienvenue!

LE ROI. Comment puis-je être mieux reçu que par cette parole? Pardonne les inventions et les ruses de l'amour. La sincérité ne suffisant pas, il a fallu la trahison pour vaincre.

DONA SOL. Seigneur, remplie d'affection et d'amour pour vous, je n'aurais pas résisté si longtemps à votre invincible valeur si j'avais pu y répondre, car j'ai toujours apprécié la faveur que vous me faisiez. Mais je ne l'ai pas accueillie à cause des défauts que j'ai dans ma personne. Puisque aujourd'hui je m'y vois contrainte, je vous donne, telle que je suis, pleine possession de mon corps, comme si vous étiez mon époux. Et plaise à Dieu que je ne sois pas la cause du mal que je soupçonne! Je veux donc, avant tout, que vous voyiez mes bras, mon col et ma poitrine ; je fus, il y a un an déjà, frappée d'une affreuse maladie qui éloigne de moi mon époux. Hélas! bien que vous me voyiez belle au dehors et bien vêtue, je suis un fruit peint, dont le dedans est pourri. Seigneur, voyez ces plaies pleines de sang!

En disant ces mots, elle se découvre les bras et la poitrine, marbrés de tumeurs horribles. Pour sauver sa vertu, elle s'était promené un fer rouge sur tout le corps. La conclusion se devine. Le roi, après avoir reculé, apprend que c'est doña Sol elle-même qui s'est infligé ce supplice ; il oublie son amour, rend la liberté à don Alvar, et, au dernier tableau, la reine Elisabeth vient elle-même poser sur la tête de celle qu'elle a prise pour une rivale la *couronne méritée* par son action héroïque.

Ce drame figure dans le *Choix de pièces de Lope de Vega*, collection de Rivadeneyra (4 vol. in-4°, 1856). Il n'a jamais été traduit en français. M. Ernest Lafont en a seulement donné une analyse et des fragments de traduction dans son *Etude sur Lope de Vega* (Paris, 1857, in-12).

Couronne tragique (LA) [*la Corona tragica*], poëme en cinq chants de Lope de Vega, dont l'héroïne est Marie Stuart. Cette composition assez faible est la première qui ait été écrite en l'honneur de cette reine infortunée ; le succès en fut prodigieux en Espagne, parce que c'était une protestation catholique contre l'Angleterre, une revanche de l'insuccès de l'*Armada*. Aussi un critique anglais est-il assez mal placé pour la juger. Suivant Tiknor, la *Corona tragica* n'est qu'un fade poëme, un modèle d'intolérable controverse ; Marie Stuart y est représentée comme une pure et glorieuse martyre de la foi ; Elisabeth est une Jézabel et une Athalie, que Philippe II eut le tort d'épargner lorsque, en qualité de roi consort de la reine d'Angleterre, il tenait sa vie en son pouvoir. Si le savant critique de la littérature espagnole constate que cette œuvre respire d'un bout à l'autre l'enthousiasme religieux du poëte et du pays pour lequel il écrivait, il a soin d'ajouter que c'est cet enthousiasme religieux qui fit l'inquisition ce qu'elle a été. Mais l'intolérance protestante est ici tout aussi étroite que l'intolérance catholique ; ce jugement manque d'impartialité. Pour être jugée, l'œuvre de Lope de Vega, comme celle de Calderon, comme toute la littérature espagnole, dont le fond est le catholicisme ardent, demande que l'on se place un peu au point de vue du poëte, de son temps et de son pays ; que l'on tienne compte de ses croyances, que l'on ne juge pas le croyant en voulant apprécier le littérateur.

La *Corona tragica* ne se trouve pas dans la collection des *Œuvres non dramatiques* de Lope de Vega ; don Gaetano Rosell, son éditeur, n'a réuni dans ce volume qu'un choix d'œuvres, *obras escogidas*, du fécond poëte. Pour la trouver, il faut avoir recours aux collections complètes, malheureusement presque introuvables, où elle porte tantôt le titre de *Corona tragica*, tantôt celui de *Maria Estuarda.*

Couronne gothique (LA) [*Corona gotica*], de Diego Saavedra-Fajardo, historien et diplomate espagnol du XVIIe siècle. C'est l'histoire de l'empire visigoth en Espagne, depuis Alaric jusqu'à l'invasion des Arabes. Elle parut pour la première fois à Munster (1646, in-4°), où Diego Saavedra la composa, pendant les lenteurs du congrès dont il faisait partie. C'est une œuvre plus littéraire qu'historique ; au dire des critiques espagnols, on peut en admirer l'habileté d'exposition, le style toujours élégant et facile, mais la critique fait absolument défaut à Saavedra. Il écrit surtout en philosophe, en diplomate ; il connaissait admirablement tous les replis du cœur humain, et sème ses écrits de fines ironies, de pensées délicates. On rend aussi justice à sa vaste érudition. Cependant il n'est pas sans avoir quelques-uns des défauts des *cultoristes :* un laconisme exagéré, des tournures épigrammatiques obscures, une affectation à ne présenter l'idée que par un côté brillant et singulier. Malgré tout, c'est un maître du style, et, suivant l'opinion d'un critique qui fait autorité en Espagne, M. Gil y Zarate, « un de ceux qu'il convient le plus d'étudier pour connaître toutes les ressources de la langue. »

La *Corona gotica*, telle qu'elle parut en 1646, était inachevée, et s'arrêtait à l'an 716. Après la mort de l'auteur, don Alonzo Nuñez de Castro la termina, mais non pas avec le même talent. Cette nouvelle édition, avec la suite, fut imprimée à Madrid (1670, 3 vol. in-4°), et à Anvers (1681 et 1708, 2 vol. in-fol.). L'éditeur y a joint les *Entreprises politiques* et la *République littéraire*, deux autres ouvrages de Saavedra.

Couronne (LA), revue littéraire de la province, fondée en 1856 par M. A. de Meilheurat, avec le concours de MM. Philarète Chasles, Ch. de Besselièvre, Gourdon de Genouillac, Latour Saint-Ybars, de Pongerville, Th. de Banville, le comte de Marcellus, le comte de Montlaur, etc. Cette revue, fondée sans le secours de capitaux nécessaires, n'eut que peu de durée ; il n'en parut que quelques numéros, bien qu'elle ait fait une certaine sensation lors de son apparition.

COURONNE (Jean-Baptiste-Guillaume HAILLET DE), écrivain français, né à Rouen en 1728, mort à Paris en 1810, fut lieutenant criminel au bailliage de Rouen, et secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville. Il a fourni une grande quantité de notes à Desessarts pour sa *Bibliothèque d'un homme de goût* et ses *Siècles littéraires*, beaucoup d'articles à Prudhomme pour sa nouvelle édition du *Dictionnaire historique*. Il a publié plusieurs éloges d'académiciens rouennais. Ses ouvrages les plus importants sont restés inédits.

COURONNE (LA), bourg et commune de France (Charente), canton, arrondissement et à 7 kilom. S.-O. d'Angoulême, sur la Boëme et la Charrau ; pop. aggl. 1,379 hab. — pop. tot. 2,882. Fabriques de toiles métalliques, papeteries, colle végétale, tuyaux de drainage ; commerce de bestiaux. On y remarque les belles ruines de l'église d'une ancienne abbaye fondée en 1171 ; l'église paroissiale, d'architecture romane, et le château de l'Oisellerie, bâti au XVIe siècle.

COURONNE (GRAND-), bourg de France (Seine-Inférieure), chef-lieu de canton, arrondissement et à 12 kilom. S.-E. de Rouen, près de la rive gauche de la Seine ; pop. aggl. 1,032 hab. — pop. tot. 1,537 hab. Pêche ; fabriques de tulle.

COURONNÉ, ÉE (kou-ro-né) part. passé du v. Couronner. Qui est paré d'une couronne, qui a le front ceint d'une couronne : *Un roi* COURONNÉ. *Une statue* COURONNÉE. *Des convives* COURONNÉS *de roses.*

La victime était prête et de fleurs *couronnée.*
VOLTAIRE.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
BÉRANGER.

— Qui jouit des honneurs souverains, qui a le titre de roi ou d'empereur : *Un sot* COURONNÉ *n'est qu'un sot. Le nom d'un savant a bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des* TÊTES COURONNÉES. (Fonten.)

Le ciel doit un enfer aux vices *couronnés.*
DE BERNIS.

J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César *couronné.*
CORNEILLE.

‖ Qui reçoit de grands honneurs, qui est traité comme un roi :

Il brave du méchant le faste *couronné.*
J.-B. ROUSSEAU.

— Qui a obtenu une couronne pour récompense ; qui a gagné un prix dans un concours : *Un élève dix fois* COURONNÉ. *Un mémoire* COURONNÉ *par l'Académie. Le Tasse ne mentit point à sa destinée ; il ne fut jamais* COURONNÉ, *pas même après sa mort.* (Chateaub.)

— Par anal. Paré, orné, surmonté, entouré comme d'une couronne : *Un arbre* COURONNÉ *de verdure. Une montagne* COURONNÉE *de nuages. Une tête* COURONNÉE *de cheveux blancs. Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plus tôt* COURONNÉE *de fleurs et de fruits, que la princesse Anne.* (Boss.) *Les papillons n'ont pas de queue comme les oiseaux, mais la plupart sont* COURONNÉS *d'antennes qui dirigent leur vol.* (B. de St-P.)

Une langue en ragoût, de persil *couronnée.*
BOILEAU.

Salut, bois *couronnés* d'un reste de verdure.
LAMARTINE.

‖ Décoré, embelli, honoré :

Tu le vois, tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur *couronné.*
RACINE.

Sombre quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De laurier et de sang grande ombre *couronnée*,
Du fond des temps passés ne te relève pas.
A. BARBIER.

— Fig. Qui a reçu satisfaction, qui est accompli, terminé : *Des efforts* COURONNÉS *de succès. Je ne m'étonne plus qu'une vie si religieuse ait été* COURONNÉE *d'une mort si sainte.* (Fléch.) *Ces savantes manœuvres furent* COURONNÉES *par un plein succès.* (Balz.)

Vos vœux sont *couronnés* et Célie est à vous.
MOLIÈRE.

— Anc. littér. *Rime couronnée*, Rime répétée pour former un petit vers à la suite d'un vers plus long. En voici des exemples :

L'on voit des commis
Mis
Comme des princes,
Qui jadis sont venus
Nus
De leur province.
PANARD.